

guillaume  
poix

cales



là d'où je viens  
a disparu

DU MÊME AUTEUR

ROMAN

Les fils conducteurs, *Verticales*, 2017; prix Wepler-Fondation La Poste 2017; *Folio*, n° 6688, 2019

THÉÂTRE

Straight, *Éditions Théâtrales*, 2014

Tout entière / Et le ciel est par terre, *Éditions Théâtrales*, 2017

Fondre, *Éditions Théâtrales*, 2018

Qui croire / Lointaine est l'autre rive, *Éditions Théâtrales*, 2019

Soudain Romy Schneider, *Éditions Théâtrales*, coll. « Lisières », 2020

là d'où je viens a disparu



guillaume poix

# là d'où je viens a disparu

roman

verticales

L'auteur remercie chaleureusement La Marelle et toute son équipe pour la résidence d'écriture qui lui a été accordée en juillet 2019.

Illustration de couverture :  
Philippe Bretelle.

© Éditions Gallimard, août 2020.

*Pour Gabrielle*





ÉTÉ 2015



LITZY

*Somerville, New Jersey, États-Unis*

*C'est la tranquillité de l'écume qui frappe. Elle tisse une toile aux abords de l'enfant, comme si elle cherchait à l'attirer, qu'il s'entremêle dans sa dentelle et s'y perde, sans même s'en rendre compte, soudain lié aux mains, aux pieds, à la ceinture abdominale par cette soie, tout proche de la momification – elle ne tardera pas –, l'enfant comme glissant vers le piège quand de bien plus grands désastres l'ont pris.*

Je n'ai pas réussi à aller plus loin. J'ai fermé les yeux, les ai rouverts instantanément, essuyé mes larmes sans lâcher la une du journal qui avait reproduit la photo, assortissant cette publication d'une chronique qui m'a paru plus obscène encore que l'image.

*Surgissant du sable gris, bleu ou brun, le corps abandonné du garçon, buste recouvert d'un t-shirt rouge, ventre en partie dévoilé par l'effet des courants, de l'eau lourde et salée, froide, par l'effet de la noyade, visage à demi enfoncé dans le ressac, laissant voir une chevelure noire ourlée d'une oreille pâle, une arcade sourcilière creusée d'un œil fermé, une joue entraînant un bout de nez plus loin encore dans les entrailles de la plage,*

*prolongé, ce profil, par un bras et une jambe à la chair inerte.  
L'enfant a trois ans et la mer a gagné.*

C'est l'œuvre d'un romancier en vogue, invité dans ces colonnes une fois par semaine pour commenter l'actualité non pas à chaud mais avec son recul d'artiste. Bullshit. Il a dû céder à la pression éditoriale : comment ne pas évoquer cet enfant syrien retrouvé sur une plage turque ? De quoi d'autre parler ? J'ai froissé, déchiré presque la double page à force de m'y retenir comme à une rambarde, mouillant malgré moi le papier bon marché du canard.

J'ai pensé à Zach. J'ai revu son corps à cet âge exact, la texture de sa peau, et j'ai remercié Dieu de n'avoir pas subi ce que les parents de cet enfant tout là-bas sont en train de vivre. J'espère pour eux qu'ils ont succombé. Sombéré. Qu'ils ne sont plus de ce monde.

Zach vient de faire sa rentrée. Il a bientôt sept ans, je me suis dit pour me rassurer, il sait lire, il sait écrire, il sait nager, il est autonome, il y a tout un tas de périls qui ne pourront plus jamais le menacer. Calme-toi, Litzy, calme-toi, cette photo n'est pas un présage.

Tout le monde en parlait ce matin. J'ai eu du mal à me mettre au travail, je n'avais pas le cœur à passer l'aspirateur et nettoyer la poussière dormant sur les grands cadres qui ornent la salle à manger du manoir. J'ai eu toutes les difficultés du monde à me lancer, j'étais seule pour une fois et je n'avais aucune énergie à dépenser pour le ménage. Il paraît que le patron arrive dans quelques jours pour se reposer avec sa femme. Il n'est pas venu de l'été, il a voyagé dans tout le pays, on m'a dit que ça l'avait beaucoup fatigué. Il

veut profiter de l'été indien. Il va pleuvoir des cordes, ça va se gâter apparemment, pas de chance. C'est la première fois qu'on le verra depuis qu'il est entré en campagne. J'espère que nos salaires vont augmenter – je ne peux pas me plaindre, je suis déjà passée de 10 à 13 dollars de l'heure depuis mon embauche, c'est bien, mais s'il pouvait faire un geste. On aura sans doute du repassage, aussi, il faut que je prenne de l'avance. Je vais m'occuper des vitres. C'est l'enfer, les vitres. Cette passion pour les petits carreaux, c'est à se flinguer.

D'un coup, comme un tacle au mollet, vol plané sur un carré de pelouse, je revois l'image de l'enfant. Je me retiens au mur, je chancelle, j'ai l'impression que mon escabeau n'est pas stable, il faut que je le signale, il faut qu'ils me le changent, un de ces jours, je vais tomber et me casser quelque chose, une jambe, l'épaule, je ne sais pas, trop dangereux, je ne tomberai pas de haut mais à coup sûr je me fracture un truc, il faut que je leur signale.

En m'attaquant aux vitres, je me perds sur l'un des étangs du golf. La vue est splendide, le paysage se reflète dans les nappes irisées de l'eau stagnante, calme, épaisse. Ils ne sont pas sécurisés, ces étangs, n'importe quel enfant peut s'approcher. Plonger, nager.

Couler.

Zach sait nager, je me répète, calme-toi, Zach sait nager, il ne lui arrivera rien, Dieu se souviendra de lui.

## MARTA

### *Altavista, Salvador*

Bien sûr que je préfère Luis à Fabio. Bien sûr que j'aime mon deuxième fils infiniment plus que le premier. Je serais capable de me tuer pour lui quand je sens bien que pour Fabio je rechignerais à me sacrifier, à lui donner ma vie, pensant, au moment de me jeter sous les roues à sa place, ça fait quand même chier. Je ne le dis à personne. Je le garde comme un secret planté dans mon ventre. Longtemps j'ai joué la comédie, je me suis efforcée d'être équitable – ne rien montrer, ne surtout pas dévoiler ma préférence.

Je ne comprends pas comment c'est possible. Les parents expliquent en permanence qu'ils aiment leurs enfants avec la même intensité, qu'ils ne peuvent physiquement pas en choisir un au détriment des autres. Moi c'est l'inverse. Je le sens dans mon corps, partout, ça irradie mes muscles, mon cœur bat quand je vois Luis, il m'inquiète, il me trouble, il me passionne. Fabio m'indiffère, il m'ennuie – je dois être folle.

Tout le monde me prend pour une mère courage ici. Je

suis l'âme du quartier. C'est moi qu'on appelle quand il faut négocier une baisse du droit de passage avec les maras, quand il faut leur demander de réduire la cotisation pour jeter ses ordures, reporter une rente, ou quand il faut aller nettoyer le bitume parce que ça a mal tourné entre les gamins. Les voisins pensent que je suis respectable. Ils se disent que mon autorité prouve ma moralité. Ça me fait doucement rigoler.

Voilà plus de vingt ans que j'habite ici et rien n'a changé, les pères ont transmis aux fils leurs armes, leurs maîtresses, leur mémoire. Ils zonent devant les maisons, ils écoutent du reguetón sur des transistors rapiécés, ils font leur entraînement dans la rue, boxe, musculation, exercices qui les sculptent et accroissent leur frustration. De la gonflette, des muscles épais, noueux, de l'acier sous la peau, on dirait des poupées, des figurines de guerre, une armée de zombies. Ils sont disproportionnés par rapport au contexte dans lequel ils s'ébattent. Et on devrait trembler devant ça? Non merci.

Jusqu'au jour où je me ferai attaquer parce que j'ai ouvert ma gueule trop fort, une fois, juste une fois – parce que j'ai malmené un gosse de quinze ans qui braquait son arme sur une vieille dame un peu lente à son goût pour dégager la voie et laisser passer le pick-up de son frère – parce que j'ai confisqué des machettes, les balançant sur un toit sans réfléchir, m'imaginant, alors que je regardais la courbe dessinée par l'une des lames luisant dans le soleil couchant, comment ils allaient me faire la coupe du gilet et donner mon buste aux chiens – parce que je me suis

étalée sur le trottoir et incisé le crâne dans lequel ils ont trouvé les histoires que je me raconte à leur sujet, comme si j'avais besoin d'en faire des monstres pour les braver.

J'ai vu Fabio devenir cet homme massif et brutal, yeux rougis par la dope, mains lestes et cœur arraché. J'ai tout fait pour qu'il ne glisse pas, qu'il ne fréquente pas ces garçons, qu'il se tienne à distance, je l'ai emmené à l'école, tous les jours j'ai fait le trajet, même quand il avait l'âge d'être père, j'ai vérifié ses devoirs, j'ai expliqué quelle vie valait la peine, j'ai raconté ce qu'était notre pays, comment on nous le confisquait, comment il fallait que sa génération le reprenne en main, que des hommes comme lui changent tout ça et nettoient nos quartiers, qu'ils chassent les gangs, qu'ils ramènent la paix et la justice. Je l'ai averti : s'il s'engageait aux côtés de ces fous, il ne passerait pas trente ans, il finirait crevé dans un caniveau et ce serait encore à moi de venir laver son sang ruisselant sur les pavés. Je lui ai expliqué que, pour décrocher un visa étudiant et quitter le pays, il fallait tenir, courber le dos et viser loin, s'il avait de bons résultats scolaires, il pouvait espérer quelque chose – partir.

On est venu un matin. Fabio n'était pas rentré de la nuit. J'ai mangé jusqu'à l'aube, je mâchais frénétiquement, j'engloutissais tout ce qui me passait sous la main, je mélangeais le sucré le salé, une bouchée pour maman, une bouchée pour papa, je me voyais devenir ce cube que je suis maintenant, cette bonbonne de graisse et de larmes comme m'avait dit un jour celui qui par deux fois s'était soulagé dans mes entrailles pour y faire germer sa graine viciée. Tant que je



pouvais ingurgiter, je restais concentrée sur l'action de mes dents, je ne pensais pas, je ne réfléchissais pas, je me limitais au contenu de mes placards. Je devenais les contours de ma cuisine. Luis dormait, le plafonnier me clouait à la table, j'étais enserrée dans son halo comme dans une gangue qui craquait sous mon poids. Puis on est venu au matin.

Un des homies de la MS-13. Torse nu, tatoué jusqu'aux yeux, une paire de Nike aux pieds. J'ai hurlé direct, il est où, qu'est-ce que vous lui avez fait? J'ai cogné son torse avec mon poing et je me suis fait très mal. Il m'a rapidement maîtrisée, une clé de bras, il a aplati ma tête contre la table de la cuisine, des épis de maïs ont roulé au sol, un bocal de sauce que je n'avais pas encore fini a explosé en paillettes coupantes, j'ai senti les restes de mon festin s'enfoncer dans la peau de mon visage, poulet, fromage, chips, sensation obscène de la chair inerte et froide, et j'ai entendu on le cherche justement, fais pas semblant de pas savoir et préviens-le.

Je n'ai pas revu Fabio. Ça fait deux ans. Sept cent vingt-trois jours pour être précise.

Il y a un mois, j'ai reçu une lettre. Comme le courrier est filtré, il a dû ruser pour qu'on ne reconnaisse pas l'expéditeur. Il a glissé son enveloppe dans une autre, semblable à celle qui me parvient chaque mois quand je dois payer le loyer. Et il a fait en sorte qu'elle arrive dans les mêmes délais que la quittance. Son enveloppe à lui provenait des États-Unis. Il m'indiquait qu'il avait fui le pays et qu'il travaillait dans une entreprise de bâtiment du Nouveau-Mexique, il n'en disait pas plus sur sa localisation précise. Il allait bien,

LÀ D'OÙ JE VIENS A DISPARU

il écrivait de temps en temps, il me souhaitait du calme maintenant qu'on ne se reverrait plus.

J'ai brûlé la lettre et j'ai regardé mon fils aîné partir en fumée.

## LITZY

*Somerville, NJ, États-Unis*

Est-ce qu'il faut se battre éternellement avec un enfant pour qu'il consente à obéir? J'ai l'impression de répéter mille choses chaque jour, les mêmes recommandations, en boucle, l'impression d'être une harpie qui harcèle son fils pour qu'il mette le couvert, qu'il range sa chambre, je passe la journée à japper, je sens que je me raidis, qu'à l'intérieur de moi quelque chose se dessèche. Quand je me regarde dans la glace, je me trouve laide.

Range tes affaires s'il te plaît. Mouche-toi. Essuie ta bouche. Tu t'es lavé les mains? Tu as fait pipi? Tu as envie de faire caca? Tu as largement l'âge de te débrouiller tout seul. Va te laver les dents. Pas maintenant je n'ai pas le temps. Calme-toi. Arrête de crier. Fais attention. Doucement. Regarde devant toi. Lève les pieds. Qu'est-ce qu'on dit? Merci qui? Comment on demande? Il faut vraiment que je le répète? Dépêche-toi. Tu as mal où? Je compte jusqu'à trois. Un. Éteins cette télévision. On va lire un livre. Tu vas avoir froid. Si tu es sage, on verra. Tu finis ce que tu as dans ton assiette. Écoute-moi. Tu me parles

autrement. Deux. Je ne veux plus t'entendre. Arrête. Arrête tu me fatigues. J'en ai marre. J'en ai marre. Là j'en ai vraiment marre. Trois. Je suis à bout.

J'ai vingt-cinq ans, je suis mère, célibataire – et clandestine. Ce n'est pas exactement comme ça que je rêvais mon existence. Ça fait maintenant sept ans que j'habite ici, je me suis habituée au mode de vie qu'entraîne mon statut, statut de rien, grand vide à l'estomac, statut provisoire, qui grave pourtant dans un marbre dont je sais qu'il ne recouvrira jamais le sol de ma salle de bains ses caractéristiques précieuses : raser les murs, baisser le regard, ne pas attirer l'attention, ne relâcher que rarement, et inconsciemment, la pression, sursauter quand j'entends une sirène, être docile et obstinée au travail, prier pour ne jamais subir un contrôle de routine sur une autoroute ou en ville, traquer le compteur, traquer mon pied droit, traquer la pression qu'il exerce sur la pédale d'accélérateur, être maladivement prudente, ne pas savoir quelle mine prendre quand je croise une patrouille, un flic sur le bord de la route ou dans un mall, sourire ou ne pas sourire, me trahir quoi que je fasse, y penser constamment dès que je sors, comprendre que je ne peux plus paraître neutre, que je suis du côté des coupables, des criminelles, me dire que ça se voit, que c'est évident, qu'on ne remarque que ça, que mon visage me dénonce, que la couleur de ma peau m'expose, que mon corps me précipite dans la gueule du loup, que ma langue, mon accent me perdront, ne faire jamais aucune réclamation à aucun sujet, garder mes colères, mes désaccords, mes indignations pour mes heures d'insomnies, tout ça genti-

ment ravalé, accomplir ma tâche avec rigueur et professionnalisme, ne pas parler, ne pas discuter, ne pas contredire ou nier, faire comme si tout était normal et naturel dans ce monde, dans cette société, dans ce paysage, faire comme les autres, en étant toutefois transparente – s’effacer pour exister, pour durer, pour tenir.

Ma plus grande fierté, c’est de savoir que Zach, cet ectoplasme qui m’épuise mais que j’aime à m’en taper la tête contre les murs, ne vivra jamais ça. Il est né sur ce sol, il est américain, il peut librement courir sur les pelouses brillantes du golf les jours où on nous autorise à venir nous y promener. L’adhésion coûte 100 000 dollars, je suis certaine que Zach pourra un jour payer sa cotisation, il vivra une tout autre vie que la mienne, citoyen de ce pays, il saura faire, il saura comment entreprendre et récolter les fruits de son labeur, il saura se frayer un chemin entre les allées d’érables du club de Bedminster, il marchera dans le monde d’un pas léger, confiant, il sera chirurgien ou sénateur, il siègera à cette table que je cire obstinément, espérant la faire reluire davantage qu’un mirage chatoyant dans le désert, lissant méticuleusement sa surface d’acajou, d’amarante ou d’ébène, il donnera des pourboires, il rachètera les erreurs de son père, il ira, un jour, le trouver au Salvador et il lui parlera de son pays natal, de l’immensité des forêts et des montagnes, il lui récitera le serment d’allégeance au drapeau qui nous aura sauvés lui et moi, il lui montrera la force de ses mains, la grandeur de ses pensées, il lui racontera la beauté de vivre ici, il invoquera sa chance et glorifiera mon nom, moi à qui aucun sacrifice n’aura

été épargné, moi qui aurai tout tenté pour lui. C'est ça avoir un enfant : s'assurer un arrière-monde, un territoire de repli célébré par la postérité. Une revanche sur l'injustice de la vie.

Sahra m'a tirée de ma rêverie.

Tu es sur cette table depuis dix minutes, je pense que tu l'as assez frottée, non ?

Je sursaute et soupire, ôte mes gants de plastique et m'essuie machinalement le front. Sahra s'approche de moi.

Il faut qu'on passe aux vitres du premier étage, tu n'as fait que celles du rez-de-chaussée hier et encore tu n'as même pas attaqué la véranda.

Je lui rappelle qu'il y a près de trois cents carreaux, que ça m'a pris la journée et que je suis un peu lasse des vitres.

Tu faisais ta pause en briquant la table, alors ?

On se sourit de bon cœur. J'ai du mal à me concentrer depuis hier, je repense à cette photo tout le temps. Sahra élude, déclare qu'on ne peut rien y faire, que c'est une photo de plus pour nous dire à quel point le monde va mal, je réponds que ça n'enlève rien à l'effet qu'elle me fait, à la hantise qu'elle m'inspire.

Est-ce que cette hantise change quoi que ce soit ? Non. Alors n'y pense plus.

Je tente de lui dire que je ne peux pas m'empêcher de voir le corps de Zach échoué sur cette plage et que je me sens coupable pour cet enfant inconnu.

Alors là, ma vieille, tu n'es pas sortie de l'auberge si tu te sens coupable pour tous les enfants qui meurent je ne sais où.

Pas tous les enfants, je dis, celui-là.

C'est la photo qui te tétanise, pas l'enfant.

On nous a déposé deux nouveaux escabeaux, nous les déplaçons dans la véranda. Toujours cet étang qui miroite au loin, sa forme de haricot d'hôpital, toujours ces reflets qui éblouissent, et ce matin, quelques éclats sur sa surface immobile, des impacts de balles ondoyants – il s'est mis à pleuvoir, douce pluie de fin d'été précédant les déluges. Sahra a plus de mal à se hisser vers les hauteurs, les étroites marches d'aluminium la font vaciller, elle peine à trouver son équilibre, genou capricieux.

Ne rigole pas, dans dix ans, quand tu auras mon âge, tu observeras ton corps se disloquer, sans bruit, un mouvement difficile et puis un autre, tu te demanderas où sont tes belles années, pourquoi soudain tu es fragile comme l'une de ces porcelaines chinoises dans le hall.

Tu exagères, Sahra, tu n'as même pas quarante ans.

Elle ne répond rien, son visage se froisse brièvement, un élanement qu'elle tait. Elle applique soigneusement sa peau de chamois qu'elle préfère à ma lavette microfibre. On n'entend plus que de discrets couinements, va-et-vient circulaires s'acharnant à rendre plus transparente encore cette maison de verre. À force de rcurer, je me dis, toutes les surfaces du manoir vont s'escamoter, s'user, ça va s'effondrer, un jour, tellement ce sera propre.

C'est pire qu'à la Maison-Blanche, ici, je lâche, pour relancer notre échange, découragée par le nombre de carreaux à nettoyer.

Ça ressemble plutôt à Disney World, grommelle Sahra,

me désignant du menton le complexe de villas bordant la piscine olympique qu'on aperçoit tout au loin, derrière l'étang. Je ne sais pas si tu y es déjà allée, mais on s'y croirait, dans Main Street.

Princesses Sahra et Litzy, pour vous servir, je mime une petite révérence, ça fait tanguer l'escabeau, je me rattrape de justesse, mon flacon de produit s'écrase lourdement au sol, j'éclate de rire.

On discerne soudain la silhouette massive du patron s'avancer vers le manoir, abrité sous un parapluie qu'il ne tient pas lui-même.

Qu'elles se magnent les princesses, me balance Sahra, bientôt l'heure de la parade.



## MARTA

### *Altavista, Salvador*

Luis a rencontré une fille. C'est la première fois qu'il me parle de sa vie amoureuse.

Depuis qu'il travaille chez Domino's comme pizzaiolo, on se croise peu. Il rentre sur les coups de vingt-trois heures, je suis en général devant la télé, je fais comme si je ne l'attendais pas. Il traverse le salon tel un fantôme et file dans sa chambre. Je me lève sitôt que j'entends la porte, je lui demande si ça va, si la soirée s'est bien passée, s'il a faim, je me propulse dans la cuisine prête à lui servir quelque chose, je lui dis qu'il y a des restes pour lui, est-ce qu'il veut boire une bière, tiens avec Daniela on s'est dit que – il a claqué la porte, marmonnant je suis fatigué ou demain ou j'ai pas faim ou j'ai déjà mangé ou bonne nuit ou désolé. Ça se résume à ça, nos échanges, à présent.

Je retourne devant l'écran qui diffuse une telenovela de merde. Je ne peux pas m'empêcher de regarder. C'est vraiment nul, j'adore ça. Je m'attarde sur le visage des acteurs, des jeunes surtout. J'essaie de percer le mystère des garçons, des hommes. J'essaie de comprendre pourquoi je les

déteste, ces héros mutiques et poudrés. Puis je me rabats sur la partie adverse et je m'afflige de la manière dont les filles, les femmes, tout ce qui ne semble avoir une valeur que grâce à un décolleté vertigineux, une paire de lèvres tuméfiées ou un brushing que je n'ai jamais réussi à obtenir du temps où je me lissais les cheveux, s'inquiètent du silence de leurs amoureux, ne semblant respirer que pour eux. Qui vit ça? Qui vit comme ça? J'ai dû foirer un truc.

Le matin, Luis part vers dix heures, il attrape des fruits, quelques jocotes, n'importe quoi, il pourrait revenir l'après-midi entre quinze et dix-huit heures mais il traîne avec son pote Rafael, ils se posent dans la rue, ils jouent aux cartes, ils somnolent.

J'ai élevé mes deux fils avec rigueur, je leur ai appris à tout assumer dans un foyer, je les ai formés au ménage, à la cuisine, au repassage, je les ai étroitement associés à la tenue de la maison – il n'a jamais été question que je me tape tout toute seule – et voilà que je suis une mère poule, aux petits soins pour son cadet qui s'en fout et la méprise, je me mets à faire comme si j'étais une femme d'intérieur modèle, comme si j'avais renoncé, compris que c'est la seule solution pour garder une présence à la maison, ne pas perdre celui qu'il me reste. Je me réjouis de faire la boniche, c'est à pleurer. À gerber.

Luis ne parle jamais de son frère. Il n'a presque pas réagi quand je lui ai fait lire la lettre envoyée des États-Unis, il s'est contenté d'un tant mieux pour lui, il est allé chercher le briquet, l'a posé sur la table sans un regard puis il est sorti voir un match.

Je n'ai jamais réussi à les souder, ils se bagarraient tout le temps, jalousie, défiance, ils n'aimaient pas jouer ensemble, Luis me reprochait toujours d'être plus tolérante envers Fabio, il disait c'est ton chouchou, ton petit chéri, tu lui passes tout, tu es beaucoup moins sévère avec lui qu'avec moi, tu me dis des choses que tu ne lui dirais jamais, moi je pourrais crever, tu t'en fous. S'il savait.

Un soir de la semaine dernière, Luis s'est installé dans le canapé. J'avais renoncé à me lever pour l'accueillir, pensant qu'un peu de rudesse l'alerterait, qu'il cesserait de me considérer comme un meuble, qu'il en viendrait à se dire que je ne suis pas cet obstacle massif qui l'empêche de vivre. Ça a tout de suite fait effet – ou alors ça n'en a eu aucun, il avait certainement déjà prévu de venir me parler. Il m'a regardée dans les yeux, ce qui ne lui arrivait plus depuis plusieurs mois, et il m'a dit qu'il était amoureux, pas de détours, pas de sous-entendus, l'exposé brut de la situation.

Elle s'appelle Eva.

Je m'efforce d'être neutre ou plutôt encourageante, joyeuse même, tentant aussi de ne paraître ni trop impliquée et donc intrusive, ni trop détachée et donc indifférente – casse-tête, ça turbine à toute blinde dans mon crâne, j'ai peur de commettre un faux pas, de demander l'information de trop, de me trahir par un mouvement de tête, un bruit de bouche, un haussement ou un froncement de sourcil, je tente d'être impassible mais généreuse et docile dans mon écoute. Je slalome entre les renseignements qu'il égrène, il me raconte leur rencontre, il est bref

et précis, il me parle d'elle, de l'intensité de leurs sentiments, de la simplicité de leur relation.

Ça dure depuis sept mois, je réprime un hoquet de surprise et de fureur, j'enterre au fin fond de mon ventre les pourquoi tu ne m'as rien dit, les tu aurais quand même pu le mentionner avant ou les c'est pour ça que tu ne m'adresses plus la parole depuis tout ce temps – j'encaisse.

Pourtant je vois l'impasse arriver : à quel moment va-t-il falloir que je lui demande – et faut-il que je le fasse ? – si et quand il va me la présenter. Je gamberge, affolée, sentant bien que ça va trop vite, que ça va bientôt être à moi de répondre quelque chose, j'ai brusquement l'impression d'être au bord d'un gouffre, rongée par les scrupules, j'imagine toutes sortes de conséquences désastreuses : je propose d'inviter cette Eva, et Luis se braque, m'accuse de vouloir tout de suite m'immiscer dans leur histoire, de garder le contrôle, de les assujettir elle et lui à mon ordre matriarcal asphyxiant, il se lève et claque la porte, il s'engage à la MS-13, se rase le crâne et se le fait tatouer pour que je ne le reconnaisse plus jamais dans la rue, il devient narcotraquant et me colle une balle dans le dos une nuit sans lune. Ou alors je me tais, je lui propose de dîner, il se vexe de ma froideur, suppose que je suis jalouse de cette fille, se lance dans une scène mémorable où il me reproche de l'avoir mis au monde, exige de retrouver son père, invente que je l'ai volontairement écarté pour l'avoir à moi toute seule, ça dégénère, il n'entend pas mes dénégations, il saisit un couteau et au terme d'un chantage atroce dont l'énoncé est recouvert par mes larmes paniquées, il se

guillaume poix  
là d'où je viens a disparu

« Ça fait deux ans que je ne l'ai pas revu. Sept cent vingt-trois jours pour être précise. Il y a un mois, j'ai reçu une lettre de lui en provenance des États-Unis. Il m'indiquait qu'il avait fui notre pays et qu'il travaillait dans une entreprise de bâtiment. Il allait bien, il écrivait de temps en temps, il me souhaitait du calme maintenant qu'on ne se reverrait plus. J'ai brûlé la lettre et j'ai regardé mon fils aîné partir en fumée. »

Inspiré de faits réels, ce roman choral explore des rêves d'exil, accomplis ou à jamais manqués. D'un continent à l'autre, des familles dispersées affrontent la même incertitude : que transmet-on à ses enfants qu'aucune frontière ne peut effacer ?

Guillaume Poix est né en 1986. Auteur de plusieurs pièces de théâtre, il a publié un premier roman aux Éditions Verticales, *Les fils conducteurs*, qui a reçu le prix Wepler-Fondation La Poste en 2017.

[www.editions-verticales.com](http://www.editions-verticales.com)

verticales



**Guillaume Poix**  
Là d'où je viens a disparu

Cette édition électronique du livre  
*Là d'où je viens a disparu* de Guillaume Poix  
a été réalisée le 13 juillet 2020  
par les [Éditions Verticales](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072876172 – Numéro d'édition : 360843).

Code Sodis : U30373 – ISBN : 9782072876189  
Numéro d'édition : 360844.